

UNE VIE  
ET DES POUSSIÈRES



VALÉRIE CLO

---

UNE VIE  
ET DES POUSSIÈRES

ROMAN

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020  
ISBN : 978-2-283-03303-6

*À nos aînés,  
aux soignants des Ehpad,  
à ceux qui avec cœur  
œuvrent dans l'ombre.*



« Faut-il pleurer, faut-il en rire [...]   
Je n'ai pas le cœur à le dire   
On ne voit pas le temps passer. »

JEAN FERRAT





## *À l'éditeur*

*Je vous écris cette lettre un peu comme on jette une bouteille à la mer. Je suis aide-soignante dans un Ehpad. J'ai trente-cinq ans. Je me suis occupée de Mathilde pendant deux ans. J'adorais cette femme. Je suis sûre que si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée aussi.*

*Quand elle nous a quittés, en rangeant ses affaires, j'ai trouvé, sous le matelas de son lit, le carnet que je lui avais offert. Il était rempli de son écriture élégante et toute serrée. Plein jusqu'à la dernière page. Je n'ai pas réfléchi, je l'ai glissé dans la poche de ma blouse. Je sais que j'aurais dû le mettre avec le reste de ses affaires pour sa fille. Mais je n'ai pas pu, il fallait absolument que je le lise. C'était comme si j'emportais son esprit avec moi. Je m'étais promis ensuite de l'envoyer à*

*ses enfants. C'est lorsque j'ai fini sa lecture que j'ai eu cette idée ; taper son texte et vous l'envoyer. Ça m'a pris un peu de temps parce que je n'ai pas d'ordinateur et que je devais rester le soir pour utiliser celui de mon travail. Je ne connais rien au monde de l'édition. Je ne sais pas si vous le lirez. On m'a dit que si je ne connaissais personne, il n'y avait aucune chance. Et que surtout, le texte d'une vieille femme qui vit dans un Ehpad, ça n'intéresserait personne. Mais comme Mathilde aimait l'aventure et qu'avec elle, rien n'était jamais impossible, je la tente.*

*Je sais bien que les vieux, on n'a pas trop envie d'en entendre parler, encore plus ceux qui vivent dans ce genre de lieu. Moi, je ne m'en rends plus compte, déformation professionnelle sans doute. Je travaille avec eux depuis que j'ai seize ans. Et je ne peux pas m'empêcher de voir, au-delà de leurs rides, le jeune garçon ou la jeune fille qu'ils ont été et la longue histoire qui les habille.*

*DELPHINE L.*

*Le 7 janvier*

Mes enfants m'ont placée dans cette maison de retraite depuis un an. Ehpad, ils disent. Ça fait plus chic. Il paraît que je perds la tête. Que je peux être dangereuse pour moi et, pire encore, pour les autres. Ma voisine de chambre, elle, elle perd vraiment la tête. Ce matin, alors que tout le monde était encore en robe de chambre, elle est arrivée avec son manteau et son sac en bandoulière, prête à lever le camp. Avec une voix de crécelle qui donne envie de lui mettre un coup de marteau sur la tête, elle criait à tue-tête que ses parents allaient venir la chercher pour déjeuner. « Ils m'emmènent au restaurant ! » Elle

répétait, fière comme Artaban. Chantal, elle s'appelle. Elle a quatre-vingt-cinq ans et je peux vous assurer que ses parents sont sous terre, et rongés par les vers depuis des lustres. Mais ce matin, elle avait l'air tellement contente avec son rouge à lèvres qui dépassait au coin de la bouche et ses cheveux blancs gominés et coiffés en arrière, que je n'ai pas eu le cœur de la contrarier. Je lui ai même souri entre deux gorgées de café. Les autres n'ont rien dit non plus, même les aides-soignantes ont fait semblant de n'avoir rien entendu. De toute façon, dans une heure, elle aura oublié, on la retrouvera en train de dormir comme un bébé devant la télé. Et ce midi, elle avalera goulûment son déjeuner en face de moi. Elle ne saura plus pourquoi elle a sur son flanc droit ce sac marron en bandoulière que les aides-soignantes n'auront pas réussi à lui faire enlever. Peut-être même que, comme la dernière fois, elle voudra l'ouvrir pour nous en montrer le contenu et le refermera aussitôt, s'apercevant qu'il est vide.

### *Le 15 janvier*

Je sais que je ne perds pas la tête. Juste que quelquefois, j'oublie des petites choses, comme par exemple ma liste de courses quand je vais faire le marché. Il m'arrive également de chercher mes lunettes partout parce que je ne sais plus où je les ai posées. C'est vrai, il m'arrive aussi d'oublier des anniversaires.

Une fois, j'ai oublié de récupérer une robe au pressing, alors que ma fille m'avait téléphoné exprès le matin même pour que, surtout, je n'oublie pas. Ça a été le drame ! Elle a dit que, là, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Si j'oubliais le pressing, ça y était, j'allais oublier d'éteindre le

gaz chez moi. J'allais mourir comme mes parents, l'histoire allait se répéter et, en plus, j'allais entraîner les innocents qui habitent dans mon immeuble. Comme son père, ma fille a beaucoup d'imagination. Tout ça, à cause d'une robe en laine verte qu'elle avait décidé que je mette pour les soixante ans de son mari. Mes enfants me l'avaient offerte pour mes quatre-vingts ans et, chaque fois que je la portais, j'avais l'impression de ressembler à un sapin de Noël. Je savais bien que mon fils, le pauvre, n'y était pour rien dans ce choix. Quant au pressing, y aller un mardi ou un mercredi, franchement quelle importance ! Mais voilà, madame avait décidé que c'était tel jour et pas un autre. Pour elle, cela ne faisait plus aucun doute, c'était Alzheimer qui débarquait en grande pompe. Ça, plus la chute que j'avais faite une semaine avant, mon compte était bon, je ne pouvais plus rester seule.

*Le 23 janvier*

Ma fille s'appelle Rose, en souvenir de ma mère. Elle est rigide, je ne sais pas de qui elle tient ce trait de caractère. Elle veut tous nous commander. Son mari, il marche à la baguette, et ses enfants sont au garde-à-vous. Maintenant que je montre des signes de faiblesse, elle a décidé de s'occuper de mon cas. La première fois que je suis tombée dans mon appartement, elle était quasiment en train de préparer mes obsèques. Je m'étais juste cassé le col du fémur et le médecin ne semblait pas inquiet. Mais elle, elle était déchaînée, elle s'agitait dans tous les sens. Elle me donnait mal à la tête. Elle voulait rester

dormir avec moi. Elle avait peur que je ne prenne pas correctement mes médicaments et que je fasse des bêtises. Je ne sais pas ce qu'elle insinuait par là. Je n'ai eu ni la force ni le courage de lui demander, cela aurait été des heures d'explications. J'avais juste envie de rester seule et de me reposer. J'ai essayé de lui dire gentiment mais elle m'a traitée d'irresponsable et a dit que je souhaitais sa mort. C'était tout de même un peu extrême et, surtout, je ne voyais pas le rapport.

Depuis qu'elle a commencé une psychothérapie, il y a cinq ans, maman et « irresponsable » sont deux mots qu'elle accole régulièrement. Elle est sûre que j'ai fait passer mon travail avant l'intérêt de mes enfants et elle m'en veut terriblement. Depuis qu'elle analyse tout, donc, je suis son terrain de jeu favori. Elle est persuadée qu'avec l'enfance que j'ai eue, j'aurais dû me faire suivre, cela aurait évité que je transmette à mes enfants mes angoisses et mes peurs. Des fois, je plains son mari. Lui aussi, elle lui a taillé un costard. À lui, et à toute sa belle-famille. Elle les a



rhabillés pour les dix ans qui viennent. J'ai toujours pensé que ma fille avait raté sa vocation. Elle aurait dû être chef d'entreprise. Mais elle ne voulait surtout pas faire comme moi. Elle a refusé de travailler pour s'occuper de ses enfants et être une mère parfaite. Une irréprochable !

### *Le 3 février*

Depuis que je suis ici, j'ai le temps de penser. Je n'ai même que cela à faire. Penser et observer. Et je peux vous assurer que ce que je vois n'est pas triste. Il y a de sacrés énergumènes qui vivent dans cet établissement. Je ne savais pas que cela pouvait exister, des zozos pareils. Personne n'a idée de ce qui se passe en fin de parcours. Je crois surtout que l'on n'a pas envie de le savoir. On nous cache, il ne faudrait pas que l'on vienne gâcher la fête. C'est comme si on entrait dans un monde invisible. Personne ne veut savoir que le plus beau des hommes peut devenir un monstre repoussant et le plus puissant, un nourrisson à qui l'on change

les couches. Ici, ils disent « des protections ». Pour ne pas infantiliser, justement. Mais au final, c'est du pareil au même. Certains ne peuvent plus se retenir, comme des bébés, ou ne peuvent plus se déplacer et, comme parfois il est compliqué de les emmener aux toilettes, on leur demande de faire dans la protection, histoire de gagner du temps. J'ai vite compris la combine. Je me suis dit, ma vieille, il va falloir que tu sois vigilante, si tu te laisses aller, tu es cuite. Pas question que l'on te mette des couches pour bébé. Alors, chaque jour, je me lève. Je marche le plus possible et dès que l'envie se fait sentir, je vais aux toilettes, même lorsque c'est difficile, et surtout si je sens que je suis plus rouillée que d'habitude. Chaque matin, je mets un point d'honneur à prendre ma douche seule. Sauf quand Maryline est de service, je lui demande de venir m'aider pour me passer un gant dans le dos. Elle est un peu spéciale, Maryline, mais je l'aime beaucoup. Elle ne cherche jamais à gagner du temps sur l'autonomie des résidents. Elle n'a pas sa langue dans la poche et n'hésite pas à dire ce qu'elle pense.

*Le 8 février*

Le soir, dans mon lit, je ferme les yeux et je redeviens une enfant de six ans. Alors que je suis à l'hiver de ma vie, que le froid gagne mes os, que ma peau s'affine un peu plus chaque jour, que mes joues se creusent, que mes dents jouent à saute-mouton, mon âme, elle, continue à danser. Au creux de la nuit, rien ne semble la faire renoncer.

J'ai six ans et je me recroqueville dans la cave des Marius contre le corps chaud de ma sœur. On nous a dit de ne pas faire de bruit. Je me mords les lèvres pour ne pas appeler ma mère. Je me souviens, comme si c'était hier, de l'odeur humide

de la terre rouge sous mes mains. De la peur, et du bruit sec des pas des Allemands sur le parquet au-dessus. Et s'ils nous reniflaient ? Et si c'était vrai qu'on sentait mauvais, qu'on était différents, des rats, des parasites ?

*Le 10 février*

Il y a des nuits où je suis réveillée par les hurlements de mes voisins de chambre qui appellent leur mère. Des cris stridents qui n'ont plus d'âge. Je remonte la couverture sur mes oreilles pour ne plus les entendre. J'essaie de penser à autre chose. À mes enfants, par exemple, lorsqu'ils étaient petits. À ce moment exact où j'avais l'impression d'être au cœur de ma vie, que rien ne pouvait m'arriver, surtout pas de vieillir. Je repense à la rondeur de leurs joues, à l'odeur douce au creux de leur cou. Je pense à la vie qui passe, et la vie me ramène toujours à eux.

Le matin, au petit déjeuner, personne ne parle des cris qui ont perforé la nuit, comme s'ils n'avaient jamais existé. Parfois même, je me demande si je n'ai pas rêvé devant les mines placides de mes camarades de la dernière heure. D'ailleurs, personne ne parle jamais au petit déjeuner. Si une aide-soignante n'est pas là pour créer du lien, on entend les mouches voler. Au début, ce silence m'angoissait, j'essayais de lancer des conversations mais elles retombaient à plat comme des crêpes sur la table. Aucune réaction, pas le moindre mouvement de cils. Sauf les jours où Maryline est de service. Alors là, c'est autre chose, ça détonne. On dirait que la salle se met à danser tout à coup. Elle crée une ambiance du tonnerre de Dieu. Je ne sais pas comment elle s'y prend mais tout le monde respire mieux. Les visages s'illuminent et la vie semble revenir dans les yeux des résidents. Une tornade qui s'empare de la salle à manger et nous réveille. On aimerait qu'elle ne s'en aille plus, Maryline. On voudrait qu'elle reste avec nous, jour et nuit.

### *Le 15 février*

Le matin, lorsque je me réveille, je passe en revue dans ma tête ma garde-robe. J'ai conservé ce réflexe de choisir ma tenue avant de me lever, même si aujourd'hui elle est moins garnie qu'autrefois. Souvent, je pense même à certaines robes que je n'ai plus. J'essaie de me souvenir de la texture de leur étoffe, de leur couleur. Je ferme les yeux et je sens, contre mes cuisses, la douceur des tissus que j'aimais porter, comme le coton ou la soie. Autour de mon cou me revient en mémoire la rugosité de certains lainages. Et collé à mes jambes, le velouté des bas de soie que j'adorais enfiler.



*Le 16 février*

Lorsque je suis arrivée dans cet établissement, j'ai pensé qu'il fallait que je reste coquette et que je ne me laisse pas aller. Entre ces murs, le déclin peut être rapide. Il se mesure en semaines, parfois même en jours. Ici, la mort rôde plus que nulle part ailleurs. Je la croise chaque matin sur le visage de certains. Leur peau est pâle, presque bleue, comme si la vie ne tenait qu'à un souffle. Alors, je la nargue, je lui montre le rose que j'ai sur mes joues et le Rimmel sur mes cils blancs. J'agite sous son nez le parfum sucré que j'ai mis sur mes poignets et le tintement de mes bracelets. Je lui rigole à la figure, espérant la

voir défaillir. Mais la plupart du temps, elle est redoutable et s'accroche. Certains, elle ne les lâche pas pendant des semaines, jusqu'à ce qu'elle les ait achevés.

*Le 19 février*

La mort, je l'ai côtoyée si souvent que j'ai appris à reconnaître son souffle glacé et le silence qui la précède. Elle était sur le visage de ma mère lorsqu'elle nous a accompagnées, ma sœur et moi, à la ferme des Marius, dans le sud de la France. Elle l'avait entièrement vidée de sa couleur. Elle était sur ses lèvres gelées lorsqu'elle nous a embrassées pour nous dire au revoir. Elle faisait trembler son corps lorsqu'elle nous serrait contre elle, et sa voix, quand elle nous disait que bientôt, lorsque tout cela serait fini, elle viendrait nous rechercher. Elle était là aussi, le soir où un homme est venu nous annoncer que

mon père avait été arrêté sur son lieu de travail. Elle a fracassé la porte de notre appartement, s'est répandue à l'intérieur à une vitesse vertigineuse, glaçant tout ce qui s'y trouvait.

*Le 19 février, suite...*

Ma fille ne comprend pas que je me sois contentée de ce bout de papier, après la guerre, qui confirmait le décès de mes parents au camp d'Auschwitz II-Birkenau, le 5 janvier et le 3 février 1943. Depuis qu'elle a décidé de nous passer à la moulinette, elle n'arrête pas de me poser des questions sur ses grands-parents. Je lui ai pourtant raconté tout ce que je savais, et tant de fois que j'ai l'impression d'avoir usé mes souvenirs. Je ne sais plus ce qui est de la réalité et de l'imaginaire et j'ai peur maintenant que ma mémoire me joue des tours. Rose n'arrive pas à se résoudre que je sache si peu de choses et elle est terrifiée à l'idée qu'Alzheimer puisse s'emparer des souvenirs qu'il me reste. Elle a donc décidé

d'entretenir ma mémoire et vient tous les deux jours remuer mes neurones. Elle est persuadée que des souvenirs anciens pourraient maintenant resurgir et elle aimerait être aux premières loges si cela arrivait. Elle a apporté ici des jeux, des quiz et a donné des instructions pour que, en son absence, on continue de bien remuer.

*Le 25 février*

Alzheimer, j'ai toujours envie de lui rajouter un prénom devant. Jacques, Léon ou Pierre Alzheimer, ça serait quand même plus joli, non ? Parce que cet Alzheimer tout court, il me fait peur. Ici, il est partout, dans toutes les conversations et à tous les coins de couloirs, et surtout il explique tout. Si ce n'est pas lui exactement, on dit que c'est « une forme apparentée » de lui. Moi, cet Alzheimer, je ne peux plus le voir en peinture. C'est à cause de lui que je suis ici. Alors que, j'en suis sûre, je ne l'ai pas attrapé. Je ne suis pas folle quand même ! Je vois bien ceux qui perdent la tête et les autres. Chantal, c'est clair,

elle le couve dans un coin de sa caboche depuis un petit moment. Il lui fait dire de ces choses ! Depuis qu'elle l'a hébergé, elle a une vie extraordinaire. Elle est en vacances sur la Côte d'Azur, au bord de la mer. Elle est ici dans un hôtel, « quatre étoiles », qui en mériterait une de plus. Sa chambre est « coquette » et, chaque jour, elle vient prendre ses repas au restaurant. Elle me prend pour une cliente et me dit que nous avons beaucoup de chance de pouvoir nous offrir de si belles vacances « aux frais de la princesse ». Tu parles, si elle savait combien ça lui coûte d'être ici, elle ne se rend pas compte qu'elle a dû vendre sa maison et que toutes ses économies y sont passées. Il lui arrive régulièrement d'interpeller les aides-soignantes comme si elles faisaient partie du personnel de l'hôtel et de leur faire des demandes loufoques comme de lui apporter de la crème solaire, un parasol pour descendre à la plage. Parfois, elle sort comme une furie de sa chambre, hurlant qu'on lui a volé ses lunettes de soleil. Souvent, je l'envie. Elle ne voit pas le déclin autour de nous,

ni les larmes dans les yeux de ses enfants, chaque fois qu'ils viennent la voir, parce qu'elle ne les reconnaît plus. Ou chaque fois qu'elle confond son fils avec son mari ou son frère. Sa fille, elle la prend pour une de ses anciennes voisines de palier. De ma chambre, je l'entends qui s'énerve, elle ne comprend pas pourquoi son mari est venu la voir avec sa voisine.

Lorsque Maryline est là, elle entre dans son jeu et nous fait tous participer. Elle se transforme en Brigitte Bardot et nous voilà sur la Côte, à Saint-Tropez. On fabrique des fleurs en papier qu'elle nous met dans les cheveux. Elle nous passe en boucle : « Sur la plage abandonnée, coquillages et crustacés... » et utilise le caoutchouc d'une poignée de fauteuil roulant en guise de micro pour nous faire chanter. Chantal est la première à remuer son popotin. Elle a beau avoir du vent dans la caboche, physiquement elle tient encore la route. Dès qu'il s'agit de danser ou de chanter, on n'arrive plus à l'arrêter. Le soir, alors qu'il est tard et que toutes les lumières sont éteintes, elle continue à chantonner dans



sa chambre. Si je tape à sa porte pour lui dire d'arrêter, c'est l'heure de dormir maintenant, elle ouvre en faisant tomber ses lunettes de soleil sur le bout de son nez, et me toise du regard. Elle me demande qui je suis, elle ne m'a jamais vue ici. Le matin, quand elle vient prendre son petit déjeuner, elle ne se rappelle plus de rien. Elle me fait un grand sourire avant d'attaquer les viennoiseries qui sont posées sur la table.

*Le 2 mars*

Maryline, son vrai prénom c'est Delphine, mais je l'ai baptisée comme ça parce que je trouve qu'elle ressemble à l'actrice américaine avec ses cheveux ondulés teints en blond platine, aussi parce que son rêve, ça aurait été d'être comédienne. Avant de travailler ici, elle a même pris des cours de théâtre, mais ça coûtait trop cher et il fallait qu'elle gagne sa vie. À cause de son jules, aussi, qui fait les marchés et ramène des clopinettes à la maison. Elle dit qu'il en faut bien un au moins avec un vrai salaire. Souvent, elle nous fait le show et tous ici, on trouve que la petite est douée. C'est du gâchis qu'elle arrête.

Si je savais comment ça marche, je téléphonerais, moi, je remuerais ciel et terre pour qu'on l'embauche dans un film.

*Le 2 mars, suite...*

Maryline trouve que ma chambre sent toujours bon, et que, il faut la croire, c'est loin d'être le cas de toutes. C'est peut-être à cause de l'eau de rose que je vaporise le matin et le soir avant de me glisser dans mes draps. J'ai gardé cette habitude de ma tante qui disait que cela éloignait les mauvais esprits.

Lorsqu'elle finit son service, la petite vient me souhaiter une belle nuit. Elle s'est changée et ses tenues sont toujours très féminines. Elle s'est parfumée, a mis du rouge sur ses lèvres, du noir aux yeux et a défait ses cheveux. Son amoureux qui est venu la chercher et l'attend en bas dans la voiture a beaucoup de chance. Je ne le connais pas mais je trouve qu'elle mériterait qu'il lui offre une autre vie.

Un soir, il y a quelques semaines, avant de partir, elle m'a apporté ce carnet. J'ai adoré sa couverture en cuir marron, ornée de belles fleurs colorées. Elle s'est dit qu'une ancienne journaliste devait sans doute aimer écrire. Je l'ai prise au mot et, depuis, je me suis remise à l'écriture. J'avais oublié le plaisir que c'était.

### *Le 3 mars*

Lorsqu'elle a un peu de temps, Maryline vient se blottir dans le fauteuil en velours beige que ma fille m'a apporté « pour personnaliser ma chambre ». Elle adore que je lui raconte comment était la vie d'avant et surtout comment on prenait notre temps. Elle dit qu'elle aimerait le suspendre, elle a l'impression que tout va trop vite et que, de plus en plus, elle ne parvient pas à suivre le mouvement. Par exemple, elle rêverait d'arriver le matin et de faire trois toilettes à fond, au lieu d'en bâcler une dizaine. De prendre le temps de discuter avec les résidents au lieu d'être obligée d'agir comme une machine à qui on demande d'être

productive. Elle voudrait arrêter de courir dans les moyens de transport ou pour faire les courses. Elle se demande souvent comment font les autres. Ils ont l'air de trouver cette cavalcade permanente normale. Parce qu'ils courent après quoi au juste ? Quand on sait, et ici, on est particulièrement bien placé pour le savoir, qu'on finit tous par arriver au même endroit.

*Le 5 mars*

Maryline, ma fille ne l'apprécie pas beaucoup. Surtout lorsqu'elle arrive et qu'elle la voit blottie dans « son fauteuil » en velours beige. Elle la trouve vulgaire avec son accent pointu et sa teinture blonde, sa dentelle rose qui dépasse de dessous sa tenue de travail. Elle trouve ça indécent, surtout ici, dans ce genre d'établissement. Comme si nous, nous n'avions plus le droit de voir de jolies choses. Ma fille est parfois d'un rabat-joie ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire que la petite ait envie d'être coquette sous sa blouse ? Personnellement, je trouve ça plutôt bon signe.

Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'elle est là, la vie est drôlement plus amusante. Derrière son franc-parler et ses manières un peu directes, elle possède la grâce de ceux qui ont un cœur tendre, capables de se mettre en quatre pour aider les autres sans le leur faire sentir.

Parce qu'il faut pouvoir le faire, son métier, à Maryline. Je voudrais bien l'y voir, ma fille, à mettre les mains dans la vieillesse, elle qui est si délicate et s'évanouit devant le moindre bobo. Parce qu'ici, je ne vais pas faire un dessin, mais il n'y a pas que des apollons. Et il faut pouvoir nettoyer, soigner, laver, changer, lever, border tout ce petit monde. En évitant d'appuyer sur le fait que la plupart d'entre nous sont devenus complètement dépendants. C'est un art subtil et il faut avoir une santé de fer. Un dos en béton armé, surtout lorsque certains n'ont plus conscience de leur poids et ne peuvent même plus soulever une petite cuillère.

Maryline, quand elle s'occupe de vous, vous avez l'impression que c'est vous qui le faites. Je ne sais pas comment elle s'y



prend mais elle nous rend notre autonomie. Elle a une manière d'accompagner ses gestes de paroles appropriées qui vous ôte le sentiment d'être devenu un grabataire inutile à la société. Elle vous met en valeur et s'appuie toujours sur ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous. Elle ne se choque de rien, ne s'offusque de rien. Avec elle, on se sent en sécurité, j'ose même le dire, on se sent aimé.

*Le 16 mars*

Depuis que je vis ici, je rêve souvent de ma mère. Je me réveille en sursaut, des larmes plein les yeux, comme si je venais de la perdre. J'ai le cœur en charpie. Le manque est si fort que j'ai l'impression qu'il va m'emporter et que je ne vais pas pouvoir me lever de mon lit.

Chez les Marius, lorsque j'étais enfant, je croyais qu'on était éternels. Ma sœur essayait de m'expliquer que notre mère ne reviendrait jamais. Je me bouchais les oreilles, je la traitais de folle. Je m'échappais et j'allais me réfugier dans la ferme d'à côté. J'étais certaine qu'elle reviendrait. Louise me cherchait pendant des heures,

et lorsqu'elle me retrouvait dans la grange, recroquevillée dans la paille, elle fonçait vers moi, le visage défait par la peur et la colère. Elle avait douze ans et la guerre l'avait transformée en petite mère courage. Elle prenait son rôle très à cœur et veillait à ce que je ne manque de rien. Elle vérifiait par exemple le contenu de mon assiette avant de se servir pour s'assurer que j'en aie suffisamment et elle mettait un point d'honneur à ce que je termine. Le soir, pour m'endormir, elle me serrait dans ses bras et me caressait la tête comme le faisait notre mère. Après la guerre, lorsque l'on a retrouvé notre oncle et que l'on s'est installées chez lui et sa femme, elle s'est mise à travailler pour payer mes vêtements et, plus tard, mes études. Lorsqu'elle s'est mariée, je suis allée habiter avec elle et son mari. Je n'ai pas toujours été facile et ce n'est que tardivement que j'ai pris conscience des responsabilités qu'elle avait endossées sans rien dire. Pendant toutes ces années, personne n'avait été là pour lui caresser la tête ou la consoler.

Quand Louise est morte, il y a dix ans,  
j'ai eu l'impression de perdre ma mère une  
deuxième fois.